

Servir l'école de la République
Allocutions rectorales 2014 – 2020

Ibrahima Thioub

**Servir l'école de la République
Allocutions rectorales 2014 – 2020**

Presses universitaires de Dakar

**© Presses universitaires de Dakar
Dakar (Sénégal)**

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays**

Dépôt légal : janvier 2025

ISBN : 978-2-494601-38-3

EAN : 9782494601383

Illustration couverture : montage réalisé par Chérif Mohamed Aly Kane, élève en classe de troisième au Prytanée militaire Charles N'Tchoréré de Saint-Louis du Sénégal. Mes plus vifs remerciements à mes amis et compagnons de toujours qui ont relu et mis en forme le texte de l'ouvrage : Kaba Diakhaté, Ibou Diallo, Amadou Falilou Ndiaye et Pierre Sarr.

À la mémoire d'Abdoulaye Thioub qui nous a quittés dix ans après m'avoir conduit, à dos de cheval, à l'école annexe de l'École normale régionale de Mbour, où démarra mon cursus scolaire, le lundi 8 octobre 1962.

Avant-propos

À quoi allez-vous désormais consacrer votre temps, après six années passées au rectorat ? La question m'a été posée par une journaliste la veille de ma retraite. J'ai répondu que, si j'en avais eu les moyens, je me serais consacré à créer une université de la mer puisque l'une de mes plus grandes frustrations durant les années de rectorat aura été de n'avoir pas pu terminer le projet de transformation de l'Institut Universitaire de Pêche et d'Aquaculture (IUPA), trop petite institution de formation et de recherche sur un secteur où le Sénégal détient d'immenses atouts de développement, au regard du rôle de la pêche, des peuples de pêcheurs et de la mer dans son histoire, son économie et dans l'imaginaire de ses populations. En revanche, j'étais sûr de continuer à servir l'école publique. C'est le sens que j'avais donné à mes fonctions de recteur qui achevaient une carrière de quarante-quatre années dans l'enseignement public, de l'élémentaire au supérieur. Comme s'en rendra compte le lecteur de ce recueil de discours, c'est bien l'école publique qui m'a fait.

Je garde le souvenir indélébile du dévouement, de l'engagement et de la rigueur de mes maîtres de l'élémentaire, à l'école Annexe de l'École normale régionale Demba Diop de Mbour, aujourd'hui Tafsir Demba Sall, El Hadji Diop (Cours préparatoire première année), Soter Lopez (Cours préparatoire deuxième année), Wilcock Diouf (Cours élémentaire première année), Saliou Dièye (Cours élémentaire deuxième année), Amadou Gaye (Cours moyen première année), Tamsir Ndiaye (Cours moyen deuxième année), de mes professeurs du Lycée Malick Sy de Thiès, de l'École normale régionale Demba Diop de Mbour et des universités Cheikh Anta Diop de Dakar et Denis-Diderot de Paris. D'eux, je tiens ce rapport fusionnel à l'école de la République et au métier d'enseignant que je continuerai d'exercer tant que mon corps ne m'aura pas lâché. Par eux, l'école publique m'a tout donné. Elle n'a pas supprimé les inégalités sociales entre élèves venant de tous horizons, à cette époque de notre histoire où la mixité scolaire était une réalité indéniable. Ce n'était pas sa mission. Toutefois, à l'entrée de l'école publique, il était difficile de sentir le poids des origines sociales chez les élèves qui franchissaient le portail.

Habillés, nourris, soignés, dotés en ouvrages et outils d'apprentissage, les conditions étaient ainsi données, à ceux qui comme moi venaient de modestes familles paysannes, d'entrer en compétition, sans complexe, avec nos camarades de classe mieux nantis socialement.

Je revendique un rapport nostalgique à cette école des premières années de l'indépendance du Sénégal. Certes, elle avait ses limites dont la moindre n'était pas le poids imperceptible de l'idéologie coloniale qui informait le contenu de ses enseignements jusque dans les leçons d'arithmétique, de géométrie et système métrique, totalement inspirées par l'économie de traite. Ne parlons pas de sa langue, de ses textes et manuels d'histoire. Toutefois, sa dimension aliénante a été mise à genoux par le savoir insufflé qui a le secret de produire une puissance libératrice que ses concepteurs ne pouvaient soupçonner encore moins contrôler.

Le paradoxe est que mes études ont failli s'arrêter à l'élémentaire en 1968 suite à la grande contestation du régime issu du transfert de pouvoir survenu en 1960 aux élites les plus favorables au maintien des liens de dépendance néocoloniale à la France. En réponse à la révolte étudiante, ouvrière et patronale de Mai 1968, l'État du Sénégal avait fermé les écoles, nous laissant sans perspective quant à l'organisation du concours d'entrée en sixième. Mon rêve d'aller au lycée semblait compromis. Je retournais alors au village pour des vacances peu joyeuses. Je n'aimais pas le travail champêtre. En septembre 1968, on vint me chercher pour le concours prévu pour le lendemain après plus de deux mois sans avoir, bien sûr, touché ni cahier ni livre, absorbé que j'ai été par le travail harassant des champs.

Heureusement, le dévouement de mes maîtres m'avait suffisamment doté pour passer sans encombre le concours dont les résultats ne furent connus qu'en fin octobre. Nous avons déjà repris le cours moyen deuxième année considérant que l'année d'avant était blanche et qu'en conséquence tous les élèves avaient redoublé leurs classes.

Personne à l'époque n'envisageait de fréquenter les institutions privées d'enseignement. Même ceux qui en avaient les moyens auraient vécu cette alternative comme un signe d'échec. Les temps ont bien changé. Je n'en garde pas moins espoir qu'un sursaut est à venir qui rendra encore possible, par l'école de la

République, de faire du fils d'une très modeste famille paysanne de Malicounda, le recteur de la première université francophone d'Afrique.

Ce changement espéré n'advient pas sans l'engagement et la mobilisation des militants de l'école exprimés en actes et en parole. C'est le sens à donner à la présente publication de quelques-unes des allocutions prononcées au cours de mon service rectoral. Parce qu'il me fallait un titre de publication, j'ai choisi de réunir l'ensemble sous l'intitulé « servir l'école ». La leçon d'ouverture du semestre d'automne 2019 de l'université de Genève a été un moment privilégié pour examiner les réponses africaines au défi académique dans le contexte de libéralisation de l'offre éducative dans le secteur de l'enseignement supérieur. À partir de l'expérience sénégalaise de privatisation partielle du secteur, il a été montré comment le service public est mis en mal.

Le lecteur se rendra compte qu'au-delà de la centralité de l'école dans ce corpus, chacun des événements à l'origine de la prise de parole a donné l'occasion de questionner un thème spécifique. Ainsi les cérémonies de remise de titres honorifiques ont été des moments de visite des relations afro-européennes. Elles m'ont donné l'occasion de réaffirmer la complexité de ces relations souvent réduites à tort en une approche binaire mettant en avant les identités chromatiques des acteurs réduits en bourreaux et victimes. Contre cette approche, je réaffirme « l'agentivité » des sujets africains remise dans leurs contextes historiques d'expression en mutation permanente. Les luttes de libération du continent ont été revisitées à travers l'hommage rendu aux combattants des indépendances (Aristides Maria Pereira et Samir Amin) qui par les armes et la plume ont contribué à défaire la colonisation. L'actualité des réponses soufi aux violences du XIX^e-XX^e siècle a été rappelé à l'occasion du colloque du Centenaire du rappel à Dieu de Cheikhna Cheikh Saad Bouh (1917-2017).

La fonction rectorale, dernière étape officielle du service que j'ai toujours pensé devoir rendre à l'école de la République, m'a donné la chance de travailler avec une équipe exceptionnelle par son professionnalisme, son sens du service public et son humanisme à toute épreuve. Une certaine complicité m'a lié aux techniciennes de surface, aux vigiles et vagemestres du rectorat.

Tafsir Diatara, le discret couteau suisse de l'équipe rectorale a été d'une loyauté à toute épreuve. Confiez-lui les missions les plus périlleuses, il vous revient en peu de temps et avec un sourire généreux vous annoncer : « monsieur le recteur, c'est réglé ». Le seul défaut de M. Diatara est de rarement questionner la légalité de l'ordre reçu de l'autorité. Quoiqu'il arrive, il trouvera toujours solution à tout problème soumis par celle-ci, en mobilisant son puissant réseau construit, au fil de sa longue carrière rectorale, dans tout le tissu social sénégalais comme dans les méandres des administrations publiques et privées du pays et parfois bien au-delà.

Outre les tâches quotidiennes et nombreuses du secrétariat du rectorat, mesdames Sylvie Touré et Joséphine Mbaye ont saisi, relu et mis en forme toutes ces allocutions ici réunies. L'ambiance de gaité familiale qu'elles ont su créer au sein de l'équipe n'a jamais déteint sur la rigueur et le professionnalisme irréprochables dont elles ont fait preuve durant six années de tension permanente. Amadou Falilou Ndiaye, la plume camusienne de l'équipe, conseiller spécial du recteur, a veillé à brider mes élans souvent peu diplomatiques. Outre la complémentarité neutralisant mes défauts, nos années d'internat à l'École normale régionale Demba Diop de Mbour (ENRDD) ont forgé des relations avunculaires fictives et une complicité à toute épreuve. Travailleur inépuisable, Falilou est un homme d'ordre, planificateur hors pair et au fait de toutes les attentes et normes sociales. Il n'a eu de cesse de me rappeler à l'ordre protocolaire au nom de notre promotion de l'ENRDD qui lui avait confié la mission de brider les élans de son « neveu ».

Monsieur Leroux Dramé, Secrétaire général (SG) de l'UCAD et Pape Gora Lô, Directeur des Finances et de la Comptabilité, ont toujours su trouver les termes propres à la rigueur administrative et nous ont fait profiter de leurs connaissances des arcanes de l'enseignement supérieur. Ils ont veillé sur ce qui me tenait le plus à cœur dans cette mission rectorale : l'emploi efficient des ressources financières de l'institution dans le respect scrupuleux des textes qui régissent cette matière.

Professeur Mbaye Thiam, porte-parole du rectorat, historien talentueux et documentaliste chevronné, a révélé sa parfaite maîtrise des subtilités de la communication sociale, dans les meilleures traditions de son Jolof natal. Mémoire vivante de l'UCAD,

sa connaissance intime du passé de l'institution, dans ses dimensions académiques et syndicales, a assis la prise de parole du rectorat dans l'espace public sur un socle solide et sûr.

Les directeurs techniques du rectorat ont fourni, à cette équipe de rédacteurs des allocutions ici réunies, les éléments toujours inattaquables, en droit, de la communication rectorale. Ils ont tous contribué à l'élaboration de la solide armature littéraire des allocutions du recteur qui s'est contenté d'y apporter la chair et la fibre historiennes, avant l'habillage expert de Mme Touré et Mme Mbaye.

Je ne saurais oublier dans ces mots de gratitude à l'endroit des collaborateurs du rectorat, l'homme si attachant que fut Oumar Dansokho qui nous a quittés à la fleur de l'âge. Il n'a malheureusement pas terminé la licence d'économie appliquée qu'il avait si bien entamée ; le destin en a autrement décidé. Qu'il repose en paix !

Nous ne pouvons pas ne pas rendre un vibrant hommage à Boubacar Diallo, ce professionnel du volant à nul autre pareil. Généreux, courtois, discret et doté d'une remarquable intelligence des relations sociales, il s'est rendu disponible jour et nuit. Avec lui, la ponctualité est vraiment une marque de conscience professionnelle.

Notre expérience exaltante de la « Fosse aux lions », nom de code pour désigner le rectorat, aura, je l'espère, servi l'école de la République.

J'assume la totalité des limites du service comme celles de ce corpus d'allocutions choisies et présentées selon l'ordre chronologique de leur production, pendant les six années au cours desquelles j'ai assumé les fonctions de recteur de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar.

Qu'il me soit permis de remercier le professeur Mary Teuw Niane, ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation¹ et M. Macky Sall, Président de la République du Sénégal, qui m'ont donné l'occasion de servir, à cette station, ce

1. Avec une élégance littéraire séduisante, Elgas a dévoilé à l'opinion publique, quelques mois avant ma retraite, le secret du « pacte d'Athis-Mons » qui avait noué les relations de fraternelle camaraderie qui me liaient au ministre Mary Teuw Niane. <https://www.tract.sn/inventaire-des-idoles-ibrahima-thioub-entrer-dans-la-grande-nuit-de-lhistoire-par-elgas/>

que nous avons de plus cher : l'école de la République. Ils sont nombreux les parents, amis et anonymes qui m'ont insufflé l'énergie nécessaire à l'accomplissement de la mission. Qu'ils trouvent ici l'expression de toute ma gratitude.

Je voudrais dire à mes collègues enseignants-chercheurs et chercheurs de notre *alma mater* que j'ai positivement apprécié la façon dont ils ont fait vivre l'essence même de notre institution, la *disputatio*, sans rien enlever à l'humanisme de nos relations. Les personnels administratifs, techniques et de service m'ont gratifié d'une loyauté qui m'a facilité les choses.

Je me dois d'adresser une mention spéciale à tous les enseignants-chercheurs, administrateurs, techniciens et personnels de service, de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'UCAD qui ont soutenu, sans relâche, un des leurs affecté à la provisoire fonction rectorale. Les Doyens Amadou Abdoul Sow et Pierre Sarr qui connaissaient l'université mieux que moi m'ont apporté leur riche expérience dans la résolution des plus complexes problèmes. Je leur en suis infiniment reconnaissant.

Il me plaît d'aller à contre-courant d'une vue largement partagée dans l'opinion publique sénégalaise. L'idée que celle-ci se fait des étudiants et étudiantes de l'UCAD ne correspond nullement à mon expérience rectorale. Ces six années de rectorat m'ont permis de me rendre compte de l'incroyable endurance des étudiants, tant leur vécu quotidien m'a souvent semblé inacceptable. J'ai plus d'une fois dit à certains de leurs leaders qu'ils étaient trop timorés dans la défense de leurs intérêts, surtout académiques. Avec eux et tous les étudiants et étudiantes que j'ai croisés au cours de ce sacerdoce, j'ai rapidement construit un solide contrat de confiance qui a tenu, contre tous les vents contraires, autour d'un principe simple, mais oh ! combien efficace : « ne rien promettre qu'on ne puisse tenir et ne rien faire qui délibérément viole la lettre ou l'esprit de la Loi. » À de rares exceptions près, les étudiants et étudiantes de l'UCAD ont joué le jeu jusqu'au bout. J'en garde un souvenir ému².

Servir l'école de la République a été et demeure, dans ma carrière, une mission de premier rang. Je crois y avoir consacré le maximum de mes forces.

2. Je reviendrais plus largement sur cette expérience rectorale, dans une prochaine publication.